



ÉRIC DE BEUKELAER

# Rentrée chahutée

Je le confesse : enfant, l'école me faisait peur. Quitter le cocon familial pour la jungle d'une cour de récréation, très peu pour moi. Sans oublier le hurlement de la sirène qui marque la rentrée en classe... Aujourd'hui encore, quand je visite un établissement scolaire, son bruit accélère les battements de mon cœur. Non, décidément, l'école n'est pas mon biotope naturel. Et pourtant, c'est là que me furent inculqués les fondements de mon armature intellectuelle. Que serait notre vie d'adulte – que serait notre civilisation – sans l'école ?

L'enseignement est le seul sujet qui rassemble tous les politiciens, de la gauche néo-marxiste à la droite la plus libérale. Tous reconnaissent qu'une éducation de qualité est le meilleur investissement qui soit pour préparer l'avenir. Si les factions politiques se déchirent sur les moyens à déployer pour obtenir l'excellence éducative, l'objectif est commun. Je ne connais aucun politicien assez fou pour déclarer que l'enseignement n'est pas une priorité.

Malgré la pénurie des moyens, l'émancipation sociale par éducation scolaire s'impose chez nous comme une évidence. Ailleurs, c'est différent. Pensons à l'hydre fondamentaliste qui craint l'intelligence. Ainsi, les talibans qui viennent d'exclure les filles d'Afghanistan de l'école secondaire. Et puis, il y a le piège de la précarité. Mon plus proche ami est un prêtre, ayant choisi de servir les populations les plus pauvres de République démocratique du Congo. Il m'explique que là-bas, il est déjà difficile d'assurer l'école jusqu'à 12 ans, parfois 14. Au-delà, cela concerne les plus privilégiés, qui arrivent à se sacrifier pour qu'un de leurs enfants entre dans l'enseignement supérieur ; le 'deal' étant que celui-ci devra en retour subvenir, le moment venu, aux besoins de toute sa famille. Cela nous étonne ? Ce serait oublier un peu vite, que jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, c'est ainsi que cela se passait également chez nous.

Dans nos pays, l'éducation s'est généralisée. Rien n'est cependant définitivement acquis : pensons à une possible faillite de l'État, ou encore aux bouleversements climatiques. Dans la province de Liège (où j'habite), les inondations estivales ont détruit divers bâtiments scolaires. La solidarité des PO, directions, enseignants et parents, sans oublier l'aide d'écoles flamandes, ont fait en sorte qu'une rentrée des classes fut malgré tout possible pour la plupart d'entre elles. Les climatologues préviennent néanmoins que d'autres pluies diluviennes viendront. Une prochaine fois, combien de bâtiments scolaires seront impactés ? L'école va devoir apprendre à vivre à l'heure des turbulences climatiques.

Et ce n'est pas tout : depuis des mois, un virus, issu de notre mondialisation anarchique, fait ployer nos habitudes sociales sous son joug. En confinement, l'éducation devint numérique. Avec des dégâts collatéraux : les cours par vidéoconférence réussissent à un type d'élève, mais non à tous. Certains – pas forcément les moins intelligents – ont besoin de contacts sociaux pour apprendre. Devant un écran, leur concentration s'évapore et ils décrochent. Avec la perte de confiance qui s'ensuit.

La rentrée a été chahutée. Raison de plus pour l'aborder avec courage et lucidité. Même si cela réveille en moi quelques pénibles souvenirs d'enfance, la jungle des cours de récréation et le hurlement de la sirène sont des balises de civilisation et un repart de la démocratie. ■

